

## **Reconstruire les origines chrétiennes : le courant « nazaréen »**

François BLANCHETIÈRE\*

Professeur émérite  
Université Marc Bloch Strasbourg II

*Notre image du matin de la chrétienté  
est à recomposer...*

D. Marguerat

Nombreux sont ceux qui ont travaillé ou travaillent aujourd'hui sur le *problème de Jésus*, sur *l'Histoire du Christianisme*, *l'Histoire ecclésiastique*, *l'Histoire de l'Église* dans la ligne des Actes des Apôtres. Beaucoup plus rares sont les spécialistes qui se sont penchés sur les premières décennies du *mouvement des disciples de Jésus de Nazareth* alors qu'il demeure encore plongé dans son milieu matriciel, le monde palestinien du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, et qu'il s'en affranchit progressivement et douloureusement. Qui plus est, nombre de questions n'ont

---

\* Tout au long de son cursus universitaire à Strasbourg, Elizabeth m'a accordé sa confiance. C'est ainsi que j'ai dirigé son mémoire de maîtrise et son DEA. Nous nous sommes retrouvés à Jérusalem où, six ans durant, elle fut, au CRFJ, ma collaboratrice la plus proche. Je ne puis l'oublier. Qu'elle repose en paix et que son souvenir soit béni.

pas été soulevées qui méritent de l'être. Comme le dit l'historien italien C. Ginzburg<sup>1</sup> : Il est bon « de poser des questions là où les autres n'en voient pas. »

L'histoire du mouvement chrétien à son origine est restée longtemps le domaine réservé de l'*Histoire ecclésiastique* et de la théologie de l'histoire qui assimilaient l'histoire de l'humanité à celle de la *vraie religion* identifiée au Christianisme catholique et bientôt romain : l'œuvre d'Eusèbe de Césarée, le « Père » autoproclamé de l'*Histoire ecclésiastique* au IV<sup>e</sup> siècle en est une illustration parmi d'autres. Elle a fait l'objet d'une approche exclusivement confessionnelle, sinon apologétique, jusqu'à ce qu'elle soit remise en cause à l'époque de l'humanisme et de la Réforme, puis au Siècle des Lumières. Aujourd'hui, les passions se sont largement apaisées. Le Christianisme, aussi bien que d'autres phénomènes religieux, a retrouvé place et considération dans le champ des sciences humaines, tout particulièrement dans la recherche historique.

Le « religieux » entre désormais dans la catégorie des « réalités à expliquer ». Depuis la Renaissance, à tout le moins, une distanciation s'est opérée entre la croyance et son étude : le droit est reconnu d'aborder une question « religieuse », sans pour autant devoir partager les convictions ou recourir aux pratiques « religieuses » étudiées. Ainsi, l'anthropologue, l'historien, le sociologue ont tout autant compétence que le théologien pour aborder le « religieux » avec respect. « Ma lecture du sacré n'est pas religieuse, mais culturelle et historique », a déclaré le grand poète palestinien Mahmoud Darwich. Une autre formulation semble préférable, « Ma lecture du « religieux » n'est pas théologique, mais socioculturelle et historico-critique ».

Pour reprendre P. Nora<sup>2</sup> : « L'histoire est une construction toujours problématique de ce qui n'est plus, mais qui a laissé des traces. Et à partir de ces traces, contrôlées, croisées, on tâche de reconstituer au plus près ce qui a dû se passer, et surtout d'intégrer ces faits dans un ensemble explicatif cohérent. » Raconter sans doute, mais tenter de comprendre. Le savoir scientifique n'est que la résultante, à un instant précis, d'un

---

<sup>1</sup> C. Ginzburg, Interview au *Monde des Livres* du vendredi 17. 2. 2006.

<sup>2</sup> P. Nora, Interview au *Monde* 2 n° 105 du 18.2.2006, p. 23.

ouvrage cent fois remis sur le métier : l'historien ne doit jamais perdre de vue qu'il ne parviendra en aucun cas à une démonstration irréfutable. Il ne peut conclure : les choses se sont déroulées ainsi que je le raconte. Toute tentative de reconstitution restera approximative, hypothétique et critiquable, susceptible d'être remise en question. En conséquence, l'historien se doit toujours de faire montre de modestie et de prudence. Et d'ajouter : vu l'état présent de la documentation à notre disposition et de la recherche, nous pouvons dire que... De nouveaux documents sont susceptibles d'apparaître : la découverte des manuscrits de la mer Morte ou de Nag Hammadi en est un exemple. De nouvelles approches peuvent être envisagées. L'apport des sciences humaines en constitue une preuve.

Les premières décennies du mouvement des disciples de Jésus sont embrumées de légendes. Elles ont fait l'objet de multiples approches, de diverses « lectures » que l'on peut résumer brièvement.

À la suite des Actes des Apôtres et des premiers rédacteurs d'*Histoire ecclésiastique*, à partir d'Eusèbe de Césarée de Palestine, sous le règne de Constantin, on se trouve en présence d'une « Histoire sainte », d'une théologie de l'Histoire, triomphaliste et apologétique, assimilant l'histoire de l'Humanité à celle d'une préparation de l'Évangile. Qu'on se reporte à *l'Eve* de Péguy. Poussée par l'Esprit, l'Église conquiert le monde. La vérité triomphe sur l'hérésie grâce à des institutions qui se mettent progressivement en place. La Chrétienté se substitue à l'Empire romain. L'accent est mis sur la « nouveauté » comme rupture et par rapport au Judaïsme et par rapport au Polythéisme. Le véritable Israël se substitue à l'ancien Israël réduit au rôle de pédagogue temporaire (Gal 3, 24 ; 4, 2 ; Rm 10, 4). Il n'est plus ni la matrice, ni la racine d'un arbre en constante croissance (.Rm 11, 16-19).

Cette approche a fonctionné jusqu'à la Renaissance, et même jusqu'à une date relativement récente du fait qu'elle est orchestrée par le calendrier liturgique. Entre autres évolutions, pour ne pas dire révolutions, un bouleversement se produit : l'Histoire s'affranchit de l'*Histoire sainte* et se constitue pour elle-même, se voulant *Histoire parfaite*. Ce ne sont plus des ecclésiastiques qui racontent l'histoire du monde, mais l'Historien du Roi qui apparaît alors à la cour, charge dont Racine et Voltaire seront parmi les plus célèbres titulaires.

Avec le Siècle des Lumières progresse une approche rationaliste. Le miracle est nié au nom de la raison et Jésus ainsi que ses douze apôtres sont ravalés par Volney, contemporain de Voltaire, au rang de mythes astrologiques : le soleil entouré des douze signes du zodiaque.

Plus près de nous, l'histoire primitive est relue à la lumière de la philosophie de Hegel : au judéo-Christianisme de Pierre s'oppose le pagano-Christianisme paulinien inspiré des cultes orientaux à mystères. Paul est tenu pour le « créateur » du Christianisme. Au terme de l'affrontement de ces deux courants se constituera le Christianisme triomphant avec Constantin et ses successeurs.

La thèse jouira de quelque faveur, mais bientôt viendront interférer une approche sociologique et l'apport des sciences des religions. Nous sommes parvenus à notre époque : celle de l'approche historico critique — dont le promoteur est au XVII<sup>e</sup> siècle R. Simon précédé par Erasme de Rotterdam —, et socioculturelle.

Ces rappels historiographiques étant réalisés, revenons aux premiers temps du mouvement des disciples de Jésus.

L'embryogenèse est, malgré tous les progrès de la Science, aussi complexe que mystérieuse. Celle du vivant certes. Celle d'un parti, d'un mouvement, d'un courant de pensée l'est tout autant. Pour nous aider à reconstituer ces débuts nous ne disposons que du récit des Actes des Apôtres, écrasant les perspectives, compactant et interprétant en quelques versets des événements qui se sont déroulés sur plusieurs années et dans des milieux fort diversifiés.

Pour plus de précision et de concision, la succession chronologique, assez sérieusement établie désormais, va nous servir de fil conducteur.

Nous sommes donc au jour de la mort de Jésus sur la croix, vraisemblablement un vendredi d'avril 30 de notre ère.

C'est la débandade des disciples terrorisés : « tous l'abandonnèrent et s'enfuirent », précise Matthieu (Mt 26, 56). Le crucifié du Golgotha restait en la seule compagnie de sa mère, de Jean et de quelques femmes. À la veille d'un chabbat de fête, on procéda dans les plus brefs délais à l'inhumation, car la Ville sainte ne pouvait être polluée par des cadavres restés sans sépulture.

Montés à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, disciples et parents de Jésus durent rapidement regagner leur Galilée et leurs occupations coutumières, fort désorientés : « Nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël » (Lc 24, 21). Pierre qui avait charge de famille et André son frère, les fils de Zébédée retrouvèrent leurs filets, Matthieu son bureau des impôts etc... C'est en effet en Galilée que les Évangiles situent nombre des rencontres entre Jésus « ressuscité » et les siens.

Ces apparitions ont eu à leurs yeux l'importance de l'élément fondateur. Mention en est répétée comme un leitmotiv. Elles ont été intégrées très tôt, durant les années 30 sans doute, dans une confession de foi qui figure dans la première épître de Paul aux Corinthiens (1Co 15, 1-11). L'historien qui ne peut expliquer ces faits se doit de les prendre en considération, sinon la suite du mouvement perd tout sens, comme le proclame Paul : « Si Christ n'est pas ressuscité notre foi n'a plus de sens... ».

D'autres textes, en revanche, situent ces retrouvailles à Jérusalem. Quoiqu'il en soit de leur fondement historique, il est très vraisemblable que le mouvement prend corps à Jérusalem. On est alors en droit de s'interroger. Qu'est-ce qui a pu pousser les compagnons de Jésus à se regrouper de nouveau *avec Marie* (sa) *Mère et avec* (ses) *frères* ? Qu'est-ce qui a pu les amener à se retrouver à Jérusalem, une ville qu'ils connaissent mal, hostile à leur maître, eux-mêmes redoutant les poursuites, *claustrés à cause des Juifs* (Jn 20, 19) ? Nos questions restent sans réponse. Et pourtant la tradition fixe bien sur le Mont Sion au sud-ouest de la ville le lieu où ils se regroupaient pour la prière<sup>3</sup>, sans pour autant manquer de fréquenter le Temple (Ac 2, 46). Peut-être que ceux qui attendaient *la restauration du royaume d'Israël* (Ac 1, 6 ; Lc 24, 21) ne pouvait envisager le retour imminent de leur Maître ailleurs que dans la Ville sainte et autour du Temple.

Dans quelles conditions le groupe s'est-il étoffé et structuré autour d'une troïka composée de Pierre, Jacques *le frère du Seigneur* et Jean, en

---

<sup>3</sup> B. Pixner, « Nazoréens on Mount Zion (Jerusalem) », dans *Le Judéo-christianisme dans tous ses états*, Actes du colloque de Jérusalem 6-10 juillet 1998, coll. *Lectio divina* hors série, Paris, 2001, pp. 289-316.

tout une douzaine de dirigeants à l'image de ce que nous connaissons dans la communauté essénienne ? Pourquoi et dans quelles conditions les idées de Jésus de Nazareth ont-elles conquis le monde habité de l'époque, soit le pourtour du bassin méditerranéen ? Si l'on se refuse à invoquer une cause surnaturelle, en l'occurrence l'impulsion de l'Esprit Saint ou le dessein de la Providence, il va falloir rassembler toutes les données disponibles pour tenter une réponse historiquement convaincante.

Dans les toutes premières années de la communauté, un événement capital pour notre propos nous est rapporté par les Actes des Apôtres, événement qui nous prouve à quel point la concorde n'était pas aussi parfaite que l'on voudrait nous le faire accroire (Ac 4, 32) :

« En ces jours-là, le nombre des disciples augmentait et les Hellènes se mirent à récriminer contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient oubliées dans le service quotidien » (Ac 6, 1)

La lecture de ce court fragment à la lumière des premiers chapitres des Actes tels qu'ils nous sont parvenus nous conduit à quelques constats : sa coloration singulière et le fait qu'il rapporte des événements peu favorables plaident pour son authenticité. Comme de coutume, l'événement n'est pas daté. Le rédacteur se contente d'introduire son récit par une formule passe-partout : *en ces jours-là*.

Force est de constater que le mouvement des disciples prend quelque ampleur, même s'il faut rester circonspect quant aux dénombrements qui s'égrènent au fil de ces premiers chapitres.

Une communauté est en voie de formation qui n'est pas sans analogie avec les confréries pharisiennes de l'époque constituées autour de tel ou tel Maître ou Rabbi. On peut remarquer la présence signalée de Marie et des *frères de Jésus* (Ac 1, 14) ce qui ne manque pas d'étonner vu que le quatrième évangile signale que « ses frères ne croyaient pas en lui » (Jn 7, 5). Comment et pourquoi un tel retournement ? Une fois encore, aucun élément de réponse !

Au sein de cette communauté rassemblée pour l'enseignement et la prière (Ac 2, 42), sans pour autant rompre avec le culte du Temple (Ac 1, 46 ; 3,1) ne règne pas toujours la concorde et l'unanimité que l'on voudrait nous faire accroire (Ac 2, 1 ; 2, 46 ; 4, 24 ; 5, 12 ; 15, 25).

Cette communauté présente une forte coloration eschatologique : on attend les *derniers jours*, le *retour du Seigneur*. À telle enseigne que l'on

vend ses biens pour en partager le produit (Ac 2, 44-45 ; 4, 32-37), même si quelques-uns, comme Ananie et Saphire, se montrent d'une prudence certaine qui n'eut pas l'heur de plaire à tous (Ac 5, 1-11).

Ces disciples de Jésus sont censés résider à Jérusalem ou dans ses proches alentours, ce qui n'est pas cohérent avec d'autres données que nous retrouverons.

Alors que nous rencontrons auparavant un certain nombre de dénominations : *croyants, fidèles, saints, élus, serviteurs de Dieu, disciples, frères, adeptes de la voie* (Ac 9, 2 ; 19, 9. 23 ; 22, 4 ; 24, 14. 22 ; 18, 25-26 ; 16,17) — appellations qu'ils se sont données ou qui leur ont été imposées de l'extérieur, nous ne pouvons le dire— dans ce même fragment apparaissent deux termes qu'il nous faut analyser, à savoir *hébreu* et *hellène*. Ces dénominations ne renvoient pas à des catégories du « religieux », mais font partie des concepts de l'ethnographie ancienne. Ceci nous replace devant une donnée bien établie : à la division du monde et à l'opposition Grecs/barbares correspond dans le contexte biblique la division et l'opposition *Enfants d'Israël, Peuple élu, Peuple choisi/Nations-Goim*.

« Hébreu » rattaché à un ancêtre plus ou moins mythique ou fictif, Heber, a constitué la plus ancienne dénomination du peuple juif. Il ne revient dans le Nouveau Testament que dans un titre — l'Épître aux Hébreux — qui est certainement postérieur. Par la suite et chez certains écrivains chrétiens, tel Eusèbe de Césarée, le recours à *hébreu* par opposition à *juif* sert à désigner le peuple fidèle à Dieu par rapport à ceux qui ont refusé de reconnaître Jésus : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11).

En revanche revient à plusieurs reprises dans les Évangiles et les Actes des Apôtres le terme de *nazaréen* essentiellement pour caractériser *Jésus le nazaréen* ou Jésus de Nazareth (Ac 2, 22 ; 6, 14 ; 22, 8 ; 29, 6 ; Mc 2,23 ; 26,71 ; Lc 18,17 ; Jn 18, 5, 7 ; 19,19, etc).

Un texte va nous retenir qui met en scène Paul comparaisant devant le procureur romain Félix. Tertullus avocat du Sanhédrin, formule ainsi son accusation à l'encontre de Paul : « Nous avons découvert que cet homme était une peste, qu'il provoquait des émeutes parmi tous les Juifs

du monde et que c'était l'un des chefs de file de la secte des Nazaréens (Ac 24, 5), ce que Paul reconnaît lui-même peu après : Je suis au service du Dieu de nos Pères, selon la Voie qu'eux qualifient de secte » (Ac 24, 24).

Des écrivains chrétiens postérieurs nous affirment que ce terme de *nazaréen* ou *nazoréen* a constitué la plus ancienne dénomination des disciples de Jésus, qu'ils se la soient donnée ou qu'elle leur ait été imposée, nous ne pouvons le préciser. Ainsi Tertullien, un rhéteur de Carthage, et surtout deux palestiniens, Eusèbe de Césarée et Épiphanes de Salamine. Eusèbe écrit : « Nazareth. Sur la base de ce nom, le Christ fut appelé nazaréen et nous qui sommes présentement dénommés chrétiens avons reçu dans le passé le nom de nazaréen. Et Épiphanes de Salamine confirmera : Pareillement, tous les chrétiens furent autrefois appelés nazoréens. »<sup>4</sup>

L'étymologie du terme de *nazaréen* ou *nazoréen* reste aujourd'hui discutée. Pour certains, il constituerait une dérivation du mot hébreu *nazir* qui veut dire ascète : pensons à Jean le Baptiste tel que nous le décrivent les Évangiles. Pour d'autres, il viendrait d'une racine hébraïque et

---

<sup>4</sup> W. L. Petersen avance un ensemble de raisons expliquant le caractère tardif et la rareté des instruments de travaux relatifs au « judéo-christianisme » : d'abord la difficulté à reconnaître le judéo-Christianisme comme la forme la plus ancienne du Christianisme, ce qui met en cause la légitimité des divers groupes chrétiens actuels à s'affirmer héritiers directs du Christianisme antique ; une seconde raison est l'anti-Judaïsme théologique ou socioculturel plus ou moins endémique au cours des deux derniers millénaires ; à cela s'ajoute l'eurocentrisme enclin à souligner les liens du monde occidental avec Athènes et Rome plutôt qu'avec l'Orient ; enfin du fait de la prépondérance du Christianisme en tant que religion de l'Occident, l'étude du latin et du grec l'emportait sur celle de l'hébreu et du syriaque. En résumé, tout un pan de l'histoire du mouvement des disciples de Jésus de Nazareth a été « occulté » ou « oublié ». Il retrouve aujourd'hui sa place légitime. En effet, dans la foulée du renouveau biblique, de la révolution des *Annales* en Histoire, de la reconsidération des études juives, de la découverte des manuscrits de la mer Morte ou de Nag Hammadi et s'articulant sur leurs apports respectifs, il était prévisible et même logique qu'apparaisse une nouvelle perspective historique. W. L. Petersen, « Constructing the Matrix of Judaic Christianity from texts », dans *Le Judaïsme dans tous ses états*, Actes du colloque de Jérusalem, 6-10 juillet 1998, Paris, 2001, pp. 127-128.

voudrait dire *observant scrupuleux*. Sans vouloir entrer ici dans les détails, il semble avoir été rattaché à Nazareth pour souligner l'origine de Jésus. Par la suite, et dans le milieu des disciples, on aurait procédé à une réinterprétation symbolique du terme à la lecture d'un verset à forte coloration messianique emprunté au prophète Isaïe: « Un rejeton sortira de la souche de Jessé » (le Père du roi David), *un surgeon* (*netzer* en hébreu) *de ses racines* (Is 11, 1). De cette façon aurait été « justifiée » *a posteriori* la qualité messianique de Jésus dont les disciples seraient alors des *messianistes*, des Juifs de stricte observance qui croyaient que Jésus était le Messie attendu pour *restaurer le royaume d'Israël* (Ac 1, 6).

La dénomination *nazaréen* n'a pas retenu l'attention des spécialistes comme il l'aurait fallu. Pour désigner des disciples juifs de Jésus, depuis une étude de F. Ch. Baur sur la communauté de Corinthe publiée en 1830, on a pris l'habitude de parler de judéo-Chrétiens.

À l'origine, les *Notzrim*/Nazaréens ne se sont certainement pas demandés s'ils étaient ou non Juifs. C'est pourquoi, ainsi que le souligne avec pertinence J. Taylor<sup>5</sup>, les dénominations « judéo-chrétien », « judéo-christianisme » sont particulièrement inadéquates et perverses, même si elles sont habituelles et se révèlent difficiles à remplacer.

Le terme est aujourd'hui couramment reçu, même s'il est aussi imprécis qu'inadéquat, parce que son contenu varie avec les auteurs qui l'emploient. Qu'on en juge. Judéo-Chrétien peut désigner tour à tour

- un Chrétien d'ascendance juive - sens ethnographique ;
- un membre de la communauté primitive de Jérusalem - point de vue chronologique et géographique ;
- un Chrétien de culture juive réfléchissant ses convictions en fonction de ses propres référents culturels ataviques, sémitiques aussi bien qu'hellénistiques -point de vue culturel ;
- « un judéo-Chrétien est, pour M. Simon, un homme qui se sent, qui veut être et qui est en fait, dans les différentes manifestations de sa vie

---

<sup>5</sup> J. Taylor, « Why Were the Disciples First Called “Christians” at Antioch ? (Acts 11, 26) », *Revue Biblique*, 101, 1994, pp. 75-94.

religieuse, à la fois juif et chrétien », qu'il s'agisse d'un Juif converti ou d'un gentil gagné à l'observance – sens « religieux » ;

- un Chrétien cherchant à allier un Judaïsme de stricte observance à sa fidélité à Jésus messie, mais non fils de Dieu – ébionites et autres sectes apparentées – sens doctrinal.

Par ailleurs, le concept de nazaréen a manifestement connu une évolution et il paraît anachronique d'utiliser les textes d'Eusèbe ou d'Épiphane qui datent du IV<sup>e</sup> siècle pour parler des disciples de la communauté primitive.

Récusant le terme judéo-chrétien, nous privilégions le concept *nazaréen* pour désigner une entité propre

- qui se différencie au sein du Judaïsme des débuts de notre ère comme *un courant*, une *secte* parmi d'autres ;

- qui se distingue du Christianisme paulinien ou d'expression hellénistique :

- par son enracinement juif et son interprétation de l'Écriture ;

- par sa pratique des *préceptes de la Torah*, ce qui leur vaudra la dénomination de « judaïsants » de la part des Chrétiens de culture hellénistique ;

- par sa façon de penser et de s'exprimer plus fonctionnelle que spéculative, plus historique que métaphysique ;

- par sa conscience de constituer le *Verus Israël*, l'Israël authentique de l'ère eschatologique, comme la communauté essénienne prétendait déjà l'être.

Le terme d'*hellène* présente moins de difficultés d'interprétation. Concept de l'ethnographie ancienne, il désigne après les conquêtes d'Alexandre tous ceux qui, dans le bassin oriental de la Méditerranée, sont détenteurs d'une culture propre à telle ou telle région plus ou moins teintée de culture grecque et qui s'expriment dans leurs rapports avec les autres peuples dans un grec abâtardi que l'on appelle la *koinè*.

Au début de notre ère en Palestine, le grec est pratiqué par différentes catégories de personnes. En premier lieu, par les non Juifs, habitants de Cités comme Césarée la capitale provinciale, ou les cités de la Décapole autour du lac de Tibériade et en Transjordanie. Ensuite, par des Juifs venus de la diaspora pour un temps, ou revenus s'installer en Palestine

après un séjour en diaspora. Enfin, par une certaine élite politique autour des Hérodes, ou par des intellectuels. Il est toutefois à souligner que Josèphe a composé une grande partie de son œuvre dans sa langue maternelle, l'hébreu, et qu'elle fut traduite rapidement en grec à l'intention de ses lecteurs non-Juifs. Paul est un autre exemple qui ne dut pas être un cas d'exception, capable de s'exprimer en hébreu pour la liturgie ou l'étude, en araméen pour s'adresser à ses compatriotes (Ac 21, 40), en grec enfin (Ac 21, 37).

Au IV<sup>e</sup> siècle, chez les auteurs chrétiens, alors qu'ils rédigeront leurs écrits en grec, *Hellène* en viendra à désigner les polythéistes. D'où un certain embarras perceptible chez Eusèbe : « Grecs de race, Grecs de sentiments, venus de toutes sortes de peuples pour former comme les troupes d'élite d'une armée nouvellement levée, nous sommes déserteurs de la superstition de nos Pères. Cela nous ne saurions le nier . Et d'ajouter un peu plus loin : Il serait bon d'exposer [...] ce que l'on peut appeler proprement le Christianisme qui est ni l'Hellénisme, ni le Judaïsme, mais une nouvelle et véridique science divine qui, par sa dénomination même, met en avant sa nouveauté. » Nous aurons à revenir sur ce texte important.

Dans ce monde polyphonique et polymorphe que constitue la Palestine à l'aube de l'ère courante, le mouvement des disciples du rabbi Jésus de Nazareth nous apparaît ainsi bien plus complexe et beaucoup moins « unanime » que tente de nous le faire croire le livre des Actes des Apôtres.

Pareillement, une rapide analyse sociologique du courant nazaréen des disciples de Jésus nous permet de constater sa diversité. Analyse qui se révèle délicate à élaborer.

Très tôt, il fut de bon ton en certains milieux de prétendre, sans apporter le moindre élément de preuve, que les premiers disciples du Rabbi de Nazareth n'étaient que de petites gens, incultes et fort laxistes quant à l'observance de la Loi, ceux que la littérature rabbinique ancienne dénomme, non sans mépris, *am ha-aretz/les gens du pays* (les masses populaires). En témoigne cet épisode rapporté par Jean : « Les Pharisiens leur dirent : « Auriez-vous donc été abusés ? Parmi les notables et les pharisiens, en est-il un seul qui ait cru en lui ? Il y a tout juste cette masse qui ne connaît pas la Loi ! des gens maudits ! » (Jn 7,17)). On

retrouve l'idée chez Celse, le polémiste contemporain de Marc Aurèle, et jusque chez Saint Augustin. A-t-on interprété la Béatitude des *pauvres en esprit* dans le sens de *pauvres d'esprit* ? Ou bien a-t-on mal compris la diatribe de Paul contre la *sagesse des sages* (1Co 2) ? On doit nuancer le bien-fondé de ces assertions quand on considère les qualités littéraires du prologue du quatrième Évangile ou des Actes des Apôtres, la profondeur de pensée du quatrième évangile ou des épîtres pauliniennes, et bien d'autres pages de la plus ancienne littérature chrétienne.

En réalité, du peu dont nous disposons quant à la composition des premières communautés se dégage une impression fort contrastée. Si les Galiléens constituent la majorité des auditeurs de Jésus, il est clair que très tôt et sous des modalités qui nous échappent le mouvement se répandit en Judée et en Samarie avant de poursuivre son expansion.

Il y eut des Pharisiens qui rejoignirent le mouvement. Les Actes témoignent de leur présence dans l'environnement de Jacques, frère du Seigneur, « ceux de Jacques » (Ga 2, 12), et parlent de *fidèles issus* (ou *apparentés*) *au pharisaïsme* et faisant montre d'une stricte observance de la Torah (Ac 15, 5). Et l'on ne peut oublier Saul/Paul qui s'affirme *Pharisien, fils de Pharisien* (Ac 23, 6) et de stricte observance (Ac 22, 3 ; 26, 5). Paul qui fait encore mention de frères au sein de la communauté de Corinthe se revendiquant de Pierre (1Co 1, 12) ou d'Apollos (1 Co 1, 12 ; 3, 4) ainsi que de dissensions entre ces divers courants. Et nous avons évoqué les rapports « difficiles » entre *hébreux* et *hellènes* au sein de la communauté de Jérusalem (Ac 6, 1).

Sans vouloir reprendre des théories expliquant les origines chrétiennes par un enracinement dans l'essénisme, tel que nous le font découvrir les manuscrits de la mer Morte, il n'est pas impensable de déceler avec nombre de spécialistes des influences esséniennes dans certains écrits du Nouveau Testament, le quatrième Évangile et l'épître aux Hébreux, en particulier.

La présence de prêtres ou de lévites, comme Barnabé, est attestée au sein des premières communautés. Il est, en revanche, quasiment certain qu'on ne trouve aucun Sadducéen parmi les premières générations nazaréennes.

Les premières communautés reflètent donc parfaitement la sociologie du monde palestinien de l'époque et il n'est pas étonnant que l'on y retrouve en majorité des petites gens.

Que sont devenus les Nazaréens ?

Ainsi que tente de l'expliciter le précédent schéma, le courant nazaréen, lui-même multiple et divers, a connu assez rapidement une évolution diversifiée.

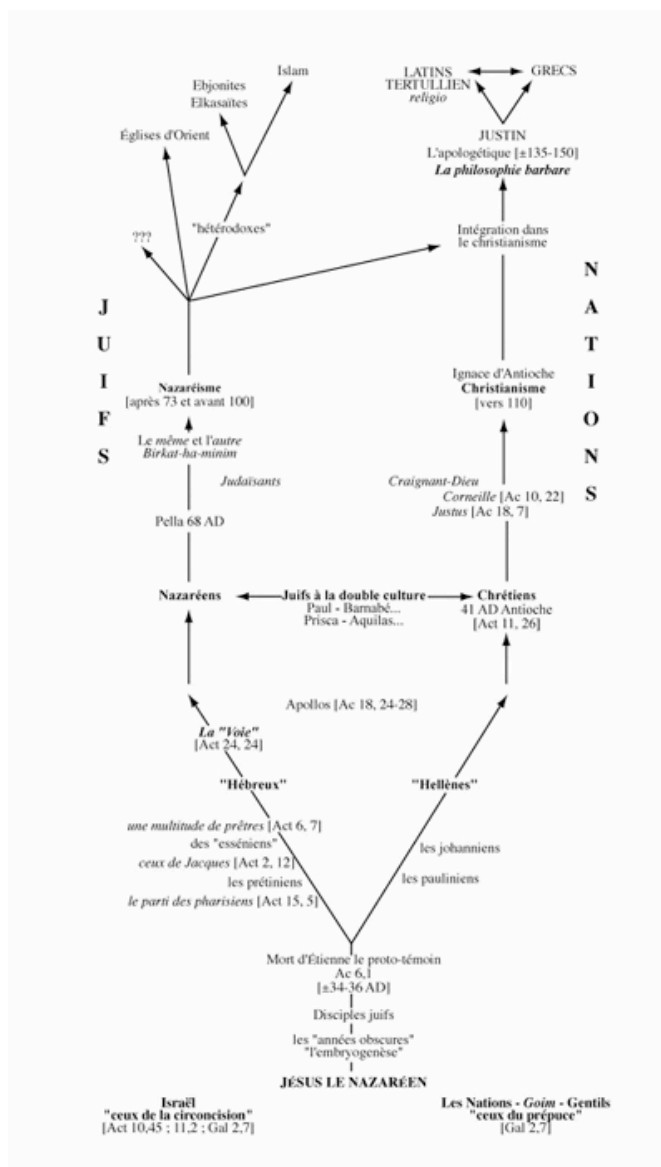
Or, pour certains historiens modernes, il a purement et simplement disparu dans les tourments de la première révolte juive contre Rome (66-72) ou au cours de la seconde (132-135). Pour d'autres, comme Mgr Duchesne, « le judéo-Christianisme a fini obscurément et misérablement », tandis que Litzman affirme qu'il s'est « éteint silencieusement dans la solitude ».

Sur la base de notre documentation, certes, il apparaît que les Nazaréens, comme tous les Juifs, n'ont plus droit de résider à Jérusalem ou même d'en approcher, après 135, suite à un édit d'Hadrien. Jérusalem cesse alors de constituer le centre, l'Église mère. Comme les maîtres juifs, les Nazaréens se replient à cette époque sur la Galilée ou sur le plateau du Golan, ainsi que l'atteste l'archéologie, en Syrie, en Asie mineure, en Mésopotamie ou dans les territoires de Transjordanie où Mahomet les rencontrera.

Rejetés et par le Judaïsme rabbinique et par les tenants du courant chrétien devenu largement majoritaire et considérés par ces derniers comme « judaïsants », les Nazaréens se sont retrouvés assez rapidement dans une sorte de *no man's land*. Le renouveau de l'empire perse néo-sassanide vers 220 et la reprise de l'affrontement entre la Perse et Rome a engendré de nouvelles causes de séparation et de divergences entre disciples de culture sémitique et disciples de culture hellénistique.

Toutefois et en dépit d'une conjoncture difficile, le courant nazaréen vit et se diversifie. En témoignent, entre autres, nombre de faits précis :

- des spéculations propres que l'on retrouve dans les écrits de Tatien le Syrien, Bardessane ou Ephrem le Syrien, spéculations qui ont été ignorées ou rejetées par le courant majoritaire d'expression hellénistique



L'évolution primitive du mouvement des disciples du Nazaréen.

comme « hétérodoxes », c'est-à-dire non conformes à la doctrine de la majorité. Ainsi les Elkasaites et certains nazaréens au IV<sup>e</sup> siècle ;

- des traditions liturgiques particulières comme la pratique quatorzéculaire de Pâques, en accord avec la pratique juive. Elle sera encore condamnée au IV<sup>e</sup> siècle. Et aujourd'hui les liturgies des communautés jacobites d'Irak par exemple se revendiquent de la communauté primitive.

- des traductions dans des langues vernaculaires d'écrits reçus par tous les disciples de Jésus, ou d'écrits propres.

Vraisemblablement, certains nazaréens bi-lingues et/ou bi-culturels ont-ils rejoint le courant majoritaire dit de la « grande Église », tandis que d'autres ont effectivement disparu sans laisser de traces. Certains, s'il faut en croire des auteurs contemporains, auraient même pu rejoindre les disciples de Mahomet.

Il est vrai que, des siècles durant et jusqu'à une date relativement proche de nous, les églises d'Orient et, plus généralement l'Orient ont été « oubliés » par l'Occident...

Pour conclure, il faut reconnaître qu'un panorama relativement complet des premières décennies du mouvement des disciples du rabbi Jésus de Nazareth se devrait d'apporter des réponses à nombre de questions d'importance : Doit-on parler du mouvement des disciples de Jésus comme d'une nouvelle religion qu'il aurait fondée, ou d'un renouveau spirituel au sein du monde religieux judéo-palestinien qu'il aurait initié ? Comment a évolué de son côté le courant hellène ou chrétien ? Quels rapports ont entretenu *Nazaréens* et *Chrétiens* ? Comment et pour quels motifs s'est opérée la scission, provisoire (Rm 9-11) ou définitive, entre disciples des rabbis juifs et disciples de Jésus ? Comment un mouvement de renouveau spirituel initié dans un petit canton de l'Empire romain et en milieu sémitique a-t-il pu s'étendre en milieu hellénistique, puis latin et devenir, en quatre siècles, la religion officielle de l'Empire romain ?

Comme l'aurait dit A. Christi, tout ceci est une autre histoire.

*François Blanchetière*

FRANÇOIS BLANCHETIÈRE est professeur émérite de l'Université Marc Bloch de Strasbourg où il a enseigné la religion comparée. Il a dirigé le Centre de Recherche Français de Jérusalem de 1991 à 1996. Ses travaux ont porté, en particulier, sur le christianisme dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il est notamment l'auteur de *Enquête sur les racines juives du mouvement chrétien* (Éditions du Cerf, 2001) et *Les Premiers Chrétiens étaient-ils missionnaires ?* (Éditions du Cerf, 2002). blanchetierefr@free.fr